

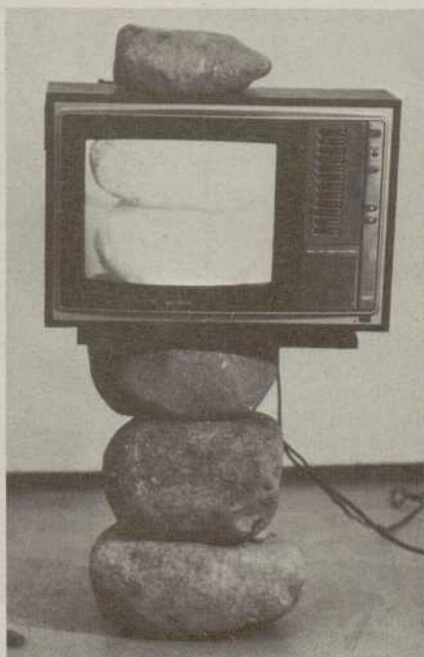
La XI^e Biennale de Paris a ouvert ses portes au musée d'Art moderne de la Ville de Paris jusqu'au 2 novembre prochain.

Manifestation aujourd'hui traditionnelle, elle est l'occasion de jeter un œil sur ce qui se crée un peu partout dans le monde et d'y percevoir peut-être des tendances, des courants, des évolutions futures.

Ou de n'y rien trouver, qu'un seul artiste dont l'œuvre fasse « tilt » au cœur...

et s'il n'en reste qu'un...

IL Y A dans la Biennale cette heureuse confusion de la rivière avant que le chercheur y ait filtré l'eau pour trouver l'or. Point de rencontre de travail de près de trois cents artistes, de quarante-deux pays, l'avant-garde se montre comme un marché aux puces de l'avenir, où la magie de l'objet est faite de ses futurs possibles. La Biennale, malgré cette impression de déjà vu, reste cependant un lieu privilégié où l'on peut voir ce que l'art prépare : la forme des nuages dans l'air du temps. Il est difficile, face au grand nombre d'exposants, de trouver les fils ou les passages de labyrinthe de l'art moderne ; ici, l'espace surchargé de signes se



beaucoup d'artistes n'ont fait de l'art qu'une idée de l'art

donne à lire à nos références culturelles comme le serait la géographie d'une ville détruite où, par endroits, les repères reconnus ne feraient que rendre le déplacement plus étrange. Voyage incertain dans le grand supermarché de l'art, surchargé de mille emballages cachant souvent le même produit, où, dans la botte de foin des modes, il faut retrouver l'aiguille de l'art.

Art pauvre, art minimal, art conceptuel n'ont pas fini de hanter la conscience des peintres et les discours boulimiques dévorent les dernières carcasses de l'art, à croire que les artistes se rêvent ingénieurs et censurent férocelement le dangereux plaisir de peindre. Cette XI^e Biennale donne une impression d'usure de l'avant-garde ; même si l'expression artistique multiplie ses vecteurs en utilisant la photographie ou la vidéo, il n'en demeure pas moins que le travail présenté à cette exposition tourne en quelque sorte à vide. Dans le cycle du nouveau à tout prix, l'artiste a fini par perdre son objet en route. La peinture semble y avoir été oubliée. Beaucoup d'artistes, à force de déconstruire la peinture, n'ont fait de l'art qu'une idée de l'art, ont voulu combler le vide de l'œuvre par un bavardage philosophique. L'art, par trop exploité par les marchands, traîne aujourd'hui comme un ouvrier usé, étranger à lui-même, dépossédé et exclu, condamné à répéter les temps de sa jeunesse dans l'indifférence et la solitude. L'art des années 70-80 vieillit mal ; il est l'image de rêves inaboutis, de la grande supercherie qui a régenté ce temps, de la mégalomanie de certains artistes qui ont cru pouvoir théoriser l'art sans plus le pratiquer. A force de vouloir la lame plus tranchante, on l'use et la perd. La peinture, pour beaucoup, s'est effacée et a disparu au profit d'autres formes d'expressions comme la vidéo, la performance, la photographie, un moyen parfois de contourner l'obstacle et les difficultés.

La Biennale est cet espace où la tempête laisse des objets d'art hétéroclites qui signalent en quelque sorte la force des vents qui agitent l'histoire et, comme tout naufragé, il nous faut revenir à l'épave pour y récupérer ce qui flotte encore